

1937-1947

La guerre-monde, I

Sous la direction d'Alya Aglan et Robert Frank

INÉDIT
histoire
folio



COLLECTION
FOLIO HISTOIRE

Sous la direction de
Alya Aglan et Robert Frank

1937-1947 :
la guerre-monde

TOME PREMIER

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2015.

*Couverture : Soldats japonais, vers 1940.
Photo © Hulton Archives / Getty Images (détail).*

AVERTISSEMENT

Pour se tenir au plus près des intentions des deux éditeurs de cette entreprise, telles qu'exposées dans leur introduction, à savoir restituer la guerre comme mondiale dans le temps et l'espace, mais aussi comme un monde en soi, il nous a paru que la meilleure structure était de proposer quatre parties qui sont autant de prismes de compréhension spécifiques mais complémentaires. Aussi n'avons-nous pas consacré un tome à chaque partie, ce qui aurait autonomisé des approches qui doivent se fondre, mais, pour des raisons purement techniques de fabrication, réparti l'ensemble en deux volumes continus.

Dans cet ouvrage, les chiffres entre crochets renvoient, le premier à l'ouvrage numéroté dans la bibliographie qui figure en fin de chaque chapitre, les suivants aux pages de référence dans l'ouvrage cité.

L'Éditeur

Ont collaboré à ce volume

Alya AGLAN, professeur d'histoire contemporaine, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, unité mixte de recherches Identités, Relations internationales et Civilisations de l'Europe (UMR IRICE)

Jean-Baptiste BRUNEAU, maître de conférences en histoire contemporaine, Université Bretagne-Sud

Tal BRUTTMANN, doctorant en histoire contemporaine, École des hautes études en sciences sociales (EHESS)

Masha CEROVIC, docteur en histoire, directrice adjointe du Centre d'études franco-russe de Moscou

Johann CHAPOUTOT, professeur à l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Olivier COMPAGNON, professeur d'histoire contemporaine, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Jörg ECHTERNKAMP, *Privatdozent*, Université Martin Luther, Halle-Wittenberg

Antoine FLEURY, professeur émérite d'histoire contemporaine, Université de Genève

Olivier FORCADE, professeur d'histoire contemporaine, Université Paris 4 Paris-Sorbonne, UMR IRICE

Robert FRANK, professeur émérite, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, UMR IRICE

- Olivia GOMOLINSKI, doctorante en histoire soviétique contemporaine, Institut d'études politiques de Paris
- Pierre GROSSER, professeur agrégé, Institut d'études politiques de Paris
- Eric JENNINGS, professeur d'histoire contemporaine, Université de Toronto
- Pierre JOURNOUD, chercheur à l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM, ministère de la Défense)
- Barbara LAMBAUER, docteur en histoire, UMR IRICE
- Henry LAURENS, professeur au Collège de France, chaire histoire contemporaine du monde arabe
- Camille LEFEBVRE, chargée de recherche, CNRS – Institut des mondes africains (IMAF)
- Jérôme de LESPINOIS, lieutenant-colonel de l'armée de l'air (Institut de recherche stratégique de l'École militaire) (IRSEM), membre de l'Académie de l'air et de l'espace
- Peter LIEB, *Senior Lecturer*, Department of War Studies, Royal Military Academy Sandhurst
- Bernard LORY, maître de conférences, Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO)
- Stefan MARTENS, docteur en histoire, directeur adjoint de l'Institut historique allemand, Paris
- Marie-Anne MATARD-BONUCCI, professeur en histoire contemporaine, Université Paris 8 – Saint-Denis
- Jenny RAFLIK-GRENOUILLEAU, maître de conférences, Université de Cergy-Pontoise, UMR IRICE
- Hugues TERTRAIS, professeur d'histoire contemporaine, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, UMR IRICE
- Enzo TRAVERSO, professeur en sciences politiques, Université de Picardie Jules Verne, détaché à Cornell University, États-Unis
- Nicolas VAICBOURDT, maître de conférences, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, UMR IRICE

Introduction

LA SECONDE GUERRE MONDIALE TELLE QU'EN ELLE-MÊME LES HISTORIENS LA CHANGENT

(1937-1947)

Alya Aglan & Robert Frank

Le 17 décembre 1938, une expédition scientifique quitte le port de Hambourg. Autorisée par Göring dans le cadre du plan quadriennal, elle est placée sous le commandement du capitaine Alfred Ritscher. Entre le 19 janvier et le 15 février 1939, elle cabote le long de la côte ouest de l'Antarctique, à la recherche d'un site propice à l'installation d'une base allemande. Sera-ce une base militaire ? Plutôt des installations portuaires susceptibles d'accueillir une flotte baleinière. Car le Reich a un besoin vital d'huiles pour ses industries de guerre et ses industries alimentaires. Cependant cette exploration vise également à sonder en secret les capacités stratégiques de la côte et à éprouver les performances techniques des avions à basse température. Le territoire est reconnu et cartographié grâce aux 11 000 photographies aériennes prises par des hydravions catapultés depuis le *Schwabenland*, un navire de 8 000 tonnes. Bientôt il est hérissé de drapeaux nazis. Le Reich entend annexer ce territoire, la Terre de la Reine-Maud plus précisément, à quelque 4 000 km de l'Afrique du Sud ; il le rebaptise *Neuschwabenland*. Et la Norvège de revendiquer immédiatement cette partie du continent. Après la guerre, une légende enflera, qui parle de l'existence d'une base militaire secrète nazie, nouveau Berchtesgaden glacé, dans laquelle Hitler et ses fidèles, échappés en sous-marin, auraient trouvé refuge¹.

1. Colin Summerhayes et Peter Beeching, « Hitler's Antarctic Base : The Myth and the Reality », *Polar Record*, 43 (224), 2007, p. 1-21.

L'historien pourrait laisser la chose à l'ésotérisme fasciné des lecteurs du *Matin des magiciens* de Louis Pauwels et Jacques Bergier, n'était qu'il y trouve une autre signification, dès lors – n'est-ce pas là son métier ? – qu'il établit des corrélations avec d'autres faits.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, la Royal Navy ne demeure pas en reste ; elle planifie pour sa part l'installation de bases militaires et scientifiques (opération Tabarin) en Antarctique : l'île de la Déception, Port Lockroy, la baie de l'Espoir sont actives entre janvier 1944 et la fin 1945, pourvues de petites équipes d'observateurs, d'opérateurs radio et de scientifiques ; puis viendra l'installation de nouvelles bases civiles de 1946 à mars 1947². Aux antipodes, dans l'Arctique, des batailles aéronavales se livrent autour des convois de ravitaillement anglo-saxons, elles visent à couper les communications des belligérants, dans les conditions climatiques extrêmes d'une région surnommée « la chaudière aux tempêtes ». La longue nuit polaire d'hiver qui alterne avec l'interminable jour polaire d'été éprouve les équipages. Dès le 10 mai 1940, les troupes britanniques investissent l'est de l'Islande avant d'être en partie remplacées par les Américains en 1941. Ceux-ci ont également installé des bases au Groenland, avec l'autorisation du gouvernement danois, afin d'assurer par la ligne Crimson un pont aérien entre les États-Unis et la Grande-Bretagne.

Dans cet investissement des pôles, l'historien lit le caractère immédiatement global d'un conflit qui va s'étendre, peu ou prou, à toutes les régions du monde. Mondiale, la guerre dite – eurocentrisme oblige – de 1939-1945 l'est bien plus que celle de 1914-1918, qui épargna de vastes parties du globe. Si, en effet, les historiens, philosophes et spécialistes des sciences politiques, rassemblés par et dans cet ouvrage, quelles que soient leur génération et leur nationalité, française, canadienne, allemande, autrichienne, italienne ou britannique, parlent de guerre-monde – comme à son époque l'historien Fernand Braudel parlait d'une « économie-monde » – c'est avec une triple ambition : montrer que la guerre s'est étendue au monde entier, notamment cette fois-ci à l'Afrique et à l'Asie ; que ce processus

2. *Ibid.*, p. 10.

de mondialisation a modifié les catégories et les représentations de l'espace et du temps ; qu'elle fut enfin, on le découvre toujours plus, un monde en soi : les évidences du temps de paix n'avaient plus cours ; les mots changeaient de sens, contaminés par les euphémismes des propagandes ; la répartition sexuée de la division sociale du travail fut bouleversée ; des technologies civiles ou des produits chimiques progressèrent, voire naquirent d'avoir été mobilisés ou suscités par les industries de la mort donnée ; des dominations coloniales furent ébranlées à jamais ; sans oublier les expériences ordinaires ou esthétiques : vivre la nuit, écouter de la musique pour ne pas entendre les bombes ni les paroles de l'occupant, raviver des vieux chants qui de ce seul fait devenaient patriotiques, pour ne rien dire de la récitation d'un poème appris peut-être à contrecœur à l'école mais qui devenait, dans un baraquement, l'ultime prière sublime de ceux qui accompagnaient les mourants.

Oui, la guerre fut un monde, préparée bien avant les événements européens de l'invasion nazie de la Pologne le 1^{er} septembre 1939, enclenchée d'abord en Asie et en Afrique, dès 1931 en Mandchourie, en 1935 en Éthiopie, et, surtout, plus massivement en Chine, à partir de 1937, date qui est retenue ici pour marquer son commencement. La sortie de guerre se prolonge au-delà de son terme officiel, le 2 septembre 1945, jusqu'aux traités de paix de février 1947 conclus avec quelques-uns seulement des vaincus : alors s'impose l'évidence que les Alliés ne pourront parvenir à un accord négocié sur le sort de l'Allemagne et que la guerre-monde sera suivie non pas de la paix-monde, mais de la guerre froide entre les deux nouveaux géants, les États-Unis et l'URSS.

Comment, dès lors, animé par cette triple ambition, cet ouvrage va-t-il articuler un récit qui restitue la guerre telle qu'elle fut faite et telle qu'elle fut vécue ? Le lecteur ne doit jamais oublier que cette histoire, qu'il croit connue, n'est toujours qu'un vaste chantier où demeurent de grandes zones d'ignorance. La première, et non des moindres, est le bilan exact des victimes civiles et militaires de ce conflit qui, étant monde, a multiplié les fronts extérieurs et intérieurs, impliquant civils et militaires, partisans et soldats réguliers. Car, autre différence majeure d'avec la Première Guerre mondiale, la Seconde mul-

tupia les guerres civiles au sein des nations comme à travers les frontières. Les historiens ne disposent donc que d'ordre de grandeur, les cinquante ou soixante millions arrêtés à un chiffre rond (cinq fois plus que la dite Grande Guerre), et dont la fonction, comme les cinq ou six millions de victimes du génocide des juifs d'Europe, est de faire sentir symboliquement l'ampleur colossale d'une réalité tragique³.

Ordre de grandeur, écrivons-nous. L'expression est à prendre dans son acception la plus pleine. Au kaléidoscope propre, par exemple, à l'histoire de la vie quotidienne, au tableau impressionniste d'un grand récit unitaire charriant l'essentiel comme l'anecdotique jugé éclairant, tous les auteurs ont préféré l'ordre de grandeur scalaire : le récit joue avec les différences d'échelles, planétaire et régionale, maritime et continentale, villageoise et métropolitaine. Ce sont les points de vue comme échelles de perception qui sont ici privilégiés dans l'articulation du récit. Le lecteur passera donc de la hauteur du point de vue de Sirius à celui de Fabrice à Waterloo au ras du terrain, tel que l'a imaginé Stendhal dans *La Chartreuse de Parme*⁴ : point de vue de Sirius, quand les Alliés définissent une stratégie mondiale qui

3. Il n'est de jour ni d'ouvrage où l'on ne puisse mesurer la portée symbolique, voire rhétorique de ces chiffres ronds, qui semblent destinés à le demeurer encore longtemps. Dans les cinquante millions de victimes, les historiens en comptabilisent vingt et un pour la seule Union soviétique, soit 13,5 millions de militaires et 7,5 de civils. Pour la Chine, les évaluations varient de six à vingt millions de victimes. Quant au chiffre de six millions de juifs, il a été avancé par un ancien *Sturmabführer* du service de sécurité du Reich, le docteur Wilhelm Höttl, dans une déposition faite le 26 novembre 1945 : il y certifiât qu'Adolf Eichmann lui aurait déclaré, à la fin du mois d'août 1944, lors d'une rencontre à Budapest, que le nombre de victimes juives s'élevait à six millions. On sait par ailleurs que vers la même époque il déclara devant des officiers sa joie que cinq millions de juifs fussent anéantis, chiffre qu'il reprendra devant la cour de Jérusalem, lors de son procès en 1961. Raul Hilberg, au terme de sa monumentale recherche, parvient quant à lui à un chiffre, nécessairement approximatif, de 5,1 millions de victimes (*La Destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Gallimard, coll. Folio histoire, 2006, annexe B « Statistiques des victimes juives », p. 2249-2274).

4. Pour mémoire, la célèbre description de la bataille de Waterloo (Livre I, chapitre III) : « Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. À ce moment l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'était des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et au milieu

conçoit ensemble les offensives dans le Pacifique et en Europe, sur terre et sur mer ; point de vue de Fabrice, lorsque le lecteur, au ras du bocage normand, découvre ce que signifie la différence entre le nombre de cartouches tirées par un soldat allemand – qui joue sa peau pour préserver le Reich totalitaire de toute invasion et éviter aux siens les humiliations, voire certaines des atrocités qu'il sait que son armée a commises sur le front de l'Est – et le nombre de cartouches tirées par un soldat américain, mobilisé par une propagande militaire et civile, mais dans une société demeurée démocratique et qui accorde de ce fait une plus grande valeur à la vie d'un individu que ne le font les régimes nazi ou fasciste ; point de vue de Sirius encore, lorsque l'Europe considère qu'elle ne saurait mourir pour le Négus, moins encore pour Canton – tout cela est loin, doublement, de son espace comme de ses préoccupations – et point de vue de Fabrice quand le soldat éthiopien ou le civil chinois de Nankin comprend dès 1935 ou 1937 qu'il n'y a rien à attendre désormais d'une Europe coloniale bientôt défaite par le fascisme italien et le régime militariste nippon, ce qui pèsera dès l'abord sur les alliances à nouer pour s'émanciper des puissances occupantes.

Car l'ambition de cette histoire de la guerre-monde, où le lecteur français pourra auner l'exacte importance stratégique qu'avait alors l'Hexagone (il ne s'agit *en rien* d'une histoire française de la Seconde Guerre mondiale), est de tenir en même temps ses diverses dimensions : militaire dans ses objectifs mais idéologique dans ses visées, stratégique dans son déroulé mais politique dans son efficace.

Seul un souci de clarté nous a conduits à articuler les contributions en quatre parties, d'inégales longueurs, d'écritures variées, mais chacune incitative à la réflexion sur tous les chantiers à ouvrir. Les contributions sont donc réparties, dans l'alternance des échelles d'approche, entre quatre manières de dire la guerre-monde : « Faire la guerre », ou la manière politico-stratégique de concevoir et de mener les opérations ; « Inventer la guerre », ou les formes inédites que revêtirent les manières de

du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines ; il n'y comprenait rien du tout. »

faire la guerre idéologico-militaire, que ce soit le génocide des juifs, inventé au fur et à mesure de la progression des armées nazies en Europe centrale et orientale, ou le déchaînement de violences inouïes faites aux civils sur le front de l'Est au sens le plus lâche, en Russie, en Croatie, en Ukraine ou dans les pays baltes ; « Vivre la guerre », ou les manières d'habiter le monde, diraient les sociologues, quand celle-ci fait perdre toute évidence aux expériences les plus ordinaires de la quotidienneté ; « Hériter de la guerre », ou comment, grâce à elle, notre monde le plus contemporain rompt aujourd'hui encore avec un système international séculaire qui était contrôlé, de 1515 à 1945, par un club de quelques puissances européennes : longtemps régulé par l'action de deux superpuissances jusqu'en 1991, depuis lors par une seule, le système international se décolonise, et se dote de nouvelles structures financières et monétaires (ce fut d'abord l'État-providence puis, à partir des années 1980, son détricotage systématique par la globalisation des flux financiers dont la libre circulation est postulée supérieure à toute contrainte des marchés liée à la souveraineté des États-nations⁵), mais aussi philosophiques et juridiques (droits de l'homme et définition des crimes contre l'humanité, notamment).

Toute la difficulté de cette entreprise, qui n'a rien de spécifique en soi pour la discipline historique, mais qui est accentuée du fait des échos de l'événement jusqu'à aujourd'hui et des échos en retour des préoccupations et visions d'aujourd'hui sur notre perception renouvelée de l'événement, tient dans l'ambition de nouer à chaque instant d'une part la nécessaire restitution au plus près de ce que ressentirent les contemporains de l'événement guerre-monde dans une progressive vision d'horreur – car « l'invention de la guerre », du génocide à Hiroshima, était en avance, par sa nature résolument inédite, sur les schèmes de perception commune – et d'autre part l'indispensable lecture de l'événement à la fois à la lumière de l'héritage du passé proche, légué par la Première Guerre mondiale et l'entre-deux-guerres, et au prisme de l'ombre qu'il porte sur toute la période postérieure jusqu'à notre « bel aujourd'hui » :

5. Wolfgang Streeck, *Du temps acheté. La crise sans cesse ajournée du capitalisme démocratique*, Paris, Gallimard, coll. NRF essais, 2014.

avec la résurgence de ses fantômes, de cette part maudite du second conflit mondial qui a déchiré de nombreux peuples, une part souterraine aussi, parce qu'ignorée ou mal perçue par ses contemporains. Notons à ce propos que l'histoire de la mémoire ou des mémoires de la Seconde Guerre mondiale, une thématique abondamment développée en France, y compris par certains auteurs du présent ouvrage, n'est pratiquement pas abordée ici.

La moindre des raisons n'est pas le paradoxe auquel se heurte l'historien : cette guerre mondiale fut une guerre d'occupation de territoires entiers, et elle a nourri en retour des mémoires résolument nationales de cet événement-monde : mémoires « glorieuses » des pays vainqueurs, mémoires « honteuses » ou « empoisonnées » des nations vaincues ou occupées mais dont l'occupation divisa civilement chacune d'entre elles. L'écriture d'une histoire comparée ou croisée de ces mémoires nationales nous a d'emblée paru contradictoire avec notre projet plus vaste d'une histoire de la guerre-monde et non pas d'histoires nationales d'un même événement qui en aucun cas ne se peut réduire à l'addition de celles-là.

Faire le récit de la guerre-monde conduit à le construire comme une structure feuilletée où se mêlent ces différents niveaux de perception des événements, d'appréhension de leur sens profond, d'intelligence du mouvement général.

Le grand historien britannique Eric Hobsbawm aimait à rappeler plaisamment que l'historien est comme un joueur qui parie aux courses hippiques une fois les résultats affichés, car toujours il sait comment la course s'est terminée. Nous espérons nous être préservés du mieux possible de la lecture d'une année de guerre à la lumière de son année suivante : restituer juin 1940 en ignorant qu'il y aura le tournant de Stalingrad en février 1943. La chose est d'importance, car elle moule la sensibilité de l'historien qui doit savoir être à l'écoute d'analyses qui furent importantes en juin 1940 tout en sachant que quelques mois, sinon quelques semaines après, elles étaient dénuées de toute portée, mais elles avaient toutefois nourri l'espoir de quelques-uns ou de toute une population, lesquels ne prêtèrent pas attention à un petit fait qui devint, par la suite, chose plus essentielle. Il faut veiller à restituer ainsi ces tem-

poralités contradictoires. Sauf à suivre les traces de Fernand Braudel qui, reclus dans son stalag, abasourdi par l'effondrement brutal, militaire, puis politique et moral de la France, reconnaissait avoir inventé le « temps long », géographique, immémorial, presque géologique et qui amortissait les ébranlements des structures et les péripéties des événements, pour s'y réfugier et se prémunir du temps court de l'« Étrange défaite » de la France⁶.

Rester sensible à ce que pensèrent et à ce qui guida les agents, quels qu'ils fussent, c'est pour l'historien s'exercer à l'intelligence des moindres conséquences de ces actions. Il lui faut savoir faire entendre des déclarations dont la répétition fragmentaire à tous vents finit par en émasculer l'inédite portée au regard de l'époque. Ainsi, l'appel du 18 juin 1940 du général de Gaulle doit-il être entendu comme une parole quasi prophétique, puisqu'il dit ce qui n'est pas encore, prédit la dimension mondiale de la guerre en cours, ne s'enferme pas dans le temps court mais s'inscrit dans une durée porteuse d'espoirs : « Car la France n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle n'est

6. « J'ai personnellement, au cours d'une captivité assez morose, beaucoup lutté pour échapper à la chronique de ces années difficiles (1940-1945). Refuser les événements et le temps des événements, c'est se mettre en marge, à l'abri, pour les regarder d'un peu loin, les mieux juger et n'y point trop croire. Du temps court, passer au moins court et au temps très long (s'il existe, ce dernier ne peut être que le temps des sages) ; puis, arrivé à ce terme, s'arrêter, tout considérer à nouveau et reconstruire, voir tout tourner autour de soi : l'opération a de quoi tenter un historien. » (Fernand Braudel, « L'histoire et les autres sciences de l'homme », in *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 76). On sait qu'à la même époque le grand médiéviste Marc Bloch, spécialiste de la société féodale, céda à une tout autre tentation : comprendre immédiatement l'« Étrange défaite », titre qu'il donna aux pages écrites de juillet à septembre 1940 dans la clandestinité et destinées à être publiées dans une France libre (le résistant Marc Bloch fut le délégué du mouvement Franc-Tireur au directoire régional des Mouvements unis de la Résistance à Lyon où il fut arrêté par la Gestapo et fusillé le 16 juin 1944). L'ouvrage parut en 1946 par les soins de son mouvement de résistance, et s'ouvre sur ces lignes : « Un jour viendra, tôt ou tard, j'en ai la ferme espérance, où la France verra de nouveau s'épanouir, sur son vieux sol béni de tant de moissons, la liberté de pensée et de jugement. Alors les dossiers cachés s'ouvriront ; les brumes, qu'autour du plus atroce effondrement de notre histoire, commencent, dès maintenant, à accumuler tantôt l'ignorance et tantôt la mauvaise foi, se lèveront peu à peu ; et peut-être les chercheurs occupés à les percer trouveront-ils quelque profit à feuilleter, s'ils le savent découvrir, ce procès-verbal de l'an 1940. » (*L'Étrange Défaite*, Paris, Gallimard, 1990, p. 29).

pas seule ! [...] Cette guerre n'est pas limitée au territoire malheureux de notre pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. Cette guerre est une guerre mondiale⁷. » Or, si l'invasion de la Pologne par les troupes allemandes en septembre 1939 fait que les démocraties européennes se résignent à la guerre, dans laquelle elles entraînent leurs empires coloniaux, en 1940 le conflit revêt une dimension géographiquement planétaire, mais pas encore militairement mondiale. La guerre d'Europe et la guerre sino-japonaise, commencée deux ans plus tôt, restent des guerres parallèles. C'est le 7 décembre 1941, soit un an et demi après l'Appel du général de Gaulle, que la guerre devient mondiale avec l'entrée en guerre des États-Unis à la suite de l'attaque aéronavale japonaise sur leur base de Pearl Harbor, dans l'archipel d'Hawaï. Dès lors, sur quelque continent que ce fût, tous les engagements, toutes les batailles se rejoignent dans un seul et même conflit. Ce même 18 juin 1940, un historien français, spécialiste de saint Augustin, tire d'autres conclusions, parce que le destin des civilisations lui importe alors plus que les bouleversements géopolitiques :

18 juin 1940. Brusquement je m'en aperçois : je sais maintenant pourquoi les civilisations sont des choses mortelles. Ça en fait trois maintenant que tu as vues échouer : la classique impériale romaine, la médiévale chrétienne, la démocratique moderne. Chaque fois c'est pareil : la civilisation est un idéal qui n'a existé pleinement que dans l'aspiration d'une élite. Celle-ci ne réussit à l'incarner que très insuffisamment – de moins en moins à mesure que l'idéal s'épure et se précise davantage. Alors ça devient tragiquement clair : l'esprit se désincarne, décolle et file asymptote à la verticale de la perfection, pendant ce temps le monde n'en est guère imprégné, l'élite et sa civilisation vue de l'extérieur prennent une teinte d'hypocrisie (ils ne font pas ce qu'ils disent), la réalité de la société n'est plus en prise directe. Pendant ce temps se fortifie à côté ou au-dedans une barbarie robuste, qui existe elle en tant que telle, n'est pas comme la civilisation une simple possibilité qu'un jour on réalisera (or la vie des hommes est unique et urge) : au choc la civilisation vole en éclats⁸.

7. Charles de Gaulle, *Discours et messages. Pendant la guerre, 1940-1946*, Paris, Plon, 1970, p. 4.

8. Henri-Irénée Marrou, *Carnets posthumes*, Paris, Cerf, 2006, p. 134.

Ce à quoi fait écho un aviateur de quelque renommée. Il invoque lui aussi la civilisation, mais comme une source de renouveau possible au nom de l'universalité de l'humanité et de l'individu :

Nous nous battons pour l'homme, pour que l'homme ne soit point écrasé par la masse aveugle, pour que le peintre puisse peindre même s'il n'est pas compris. Pour que le savant puisse calculer même s'il ne semble pas d'abord orthodoxe. Nous nous battons pour tous les pères du monde, et pour tous leurs fils. Pour que la table familiale soit baignée de tendresse sûre. Pour que les fils ne vendent pas leur père au caporal de leur parti. Pour que les amis ne trahissent pas. Et pour que celui-là qui est faible, protégé par la loi, protégé par le code, protégé par la convention universelle, puisse conserver ses vêtements malgré qu'il ne puisse pas les défendre.

Mais il faut pour cela une convention universelle. Il faut que tous les hommes à la fois défendent ce bien. Il faut que chaque homme à la fois fasse partie de son empire, de sa nation, de la patrie spirituelle, mais qu'en même temps il fasse partie de l'ensemble des hommes et défende chacun contre la masse⁹.

Bientôt, l'existentialisme parlera d'individus inéluctablement « embarqués » dans le cours du monde. On comprendra donc le souci de toute l'équipe d'historiens français et étrangers de restituer de l'intérieur, au niveau où ils furent vécus et à l'aune aussi de l'avenir qui leur donne sens, les événements qui « embarquent » et impliquent individualités et collectivités sur tous les fronts, sur tous les lieux de souffrance, de collaboration et de résistance : des plaines russes à la jungle de Birmanie, du désert de Libye à la mer de Corail, de la bataille de l'Atlantique à la guerre du Pacifique, de Monte Cassino à Iwo Jima, du gouvernement de Vichy au gouvernement indien projaponais de Singapour, des maquis du Vercors et de Yougoslavie à la guerre des partisans sur le fleuve Jaune, du Fezzan à la Normandie, de Koursk à Berlin, des massacres de Nankin au génocide d'Auschwitz, des bombes sur Coventry, Londres et Dresde au feu

9. Antoine de Saint-Exupéry, « Aux Américains » (mai 1940), in *Écrits de guerre, 1939-1944*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1994, p. 95.